

pluie, 4



Saleté de pluie, saleté de monde. J'ai bien cru que jamais. Des temps et des temps que je marchais comme si toujours j'avais marché, comme un poulain, comme si à peine jeté hors la matrice d'une jument, j'avais aussitôt bondi, puis marché, pour ne plus m'arrêter. Depuis des temps, à en oublier les temps d'avant les premiers pas. N'avais pas entendu le train qui vous emportait. Ai seulement vu la lumière, vos petites flammes. Une et puis une autre. Ai d'abord cru à une maison, la fenêtre d'une maison, un havre, mieux qu'un arbre, et j'en ai peu vus ces derniers temps, sous lequel m'abriter pour dormir. Puis votre train s'est éloigné ou plutôt j'ai vu la fenêtre éclairée s'éloigner. J'ai pensé une roulotte et après j'ai compris, un train. J'ai bien cru que jamais. Chance pour moi que votre wagon ait été détaché, abandonné ici, chance. Pour moi. Pour vous sans doute une autre histoire, mais pour moi. Je veux bien un autre verre de vin. Si longtemps que. J'aurais pu me servir. Excusez-moi. C'est étrange tout de même votre wagon abandonné, vous, seule dans ce wagon. Mais vous n'avez pas envie d'en parler, je le sens. Indiscret, c'est ça, je suis indiscret. Plus tard, peut-être. Ce n'est pas nécessaire. Ma présence vous aura inquiétée. Vous n'avez pas dû beaucoup dormir depuis que j'ai posé pieds sur votre territoire, tandis que moi. Si longtemps que. Si longtemps que je marchais. Allez donc vous coucher. Je rangerai tout. Vous n'avez rien à craindre. De moi, rien. Je me sens enfin en paix chez vous,

maintenant en paix. Même de ma colère vous n'eussiez pas eu à craindre. Ma colère est tombée après que j'ai vu vos yeux vides, après que j'ai compris, à votre charmante claudication combien il vous eût été pénible... Vous n'avez rien à craindre. Je n'ai jamais été un violent. Sans doute un tort. Le monde réussit mieux aux violents. Même s'ils font tout sauter. Que leur importe. Puisque je suis là quelque temps, avant de repartir, si vous préférez dormir en bas, je peux. Mais vous avez vos habitudes. Je comprends. Inutile que je me propose de vous aider à grimper. Saleté de pluie. Il faut une grande fatigue pour ne plus l'entendre. Bonne nuit.

Elle a répondu d'un signe de la main sans un mot, s'est dirigée vers les couchettes, a heurté l'échelle qu'il avait malencontreusement déplacée, pensa-t-il, lorsqu'il s'était affalé, là, en bas. Il a eu un mouvement vers elle, s'est ravisé. Elle est montée, lui a adressé un autre signe de la main, a murmuré : à plus tard. C'est cela, plus tard, a-t-il répondu. Il a failli lui demander si la lumière, bien que très faible, ne la dérangeait pas. Il a ravalé les mots qu'il allait prononcer. Il a essayé d'imaginer quelle avait été la couleur de ses yeux et ce qu'elle avait pu voir. Avant. Mais comment aurait-il pu mettre le vif de son propre regard dans ses yeux morts, pas même des yeux, orbites creuses, cautérisées, des trous, c'est ce qu'il avait vu, deux trous. Dans un si beau visage, murmura-t-il, et il se mordit les lèvres pour s'en tenir au silence. Oui, le silence. Et débarrasser dans ce plus grand silence la table sur laquelle ils venaient de prendre leur premier repas, leurs premiers verres de vin après avoir trinqué en riant. Ensemble. Il a pris des bouts d'allumettes à moitié

calcinées et s'est mis à dessiner, sur la nappe en papier, le plan du wagon.

On. Qui ? Je ne dors pas. À cause de lui. Que fait-on ? Je ne peux pas dormir. J'ai feint l'endormissement. J'ai épousé la respiration des endormis. Sa voix donne confiance, sa voix est de ces voix qui donnent confiance, mais je ne parviens pas à m'endormir. Trop de vieilles images dans la tête. Voilà ce que j'ai pensé avant qu'il ne finisse par se coucher et ne commence à ronfler. Bienheureux. Saint On. Malgré les gémissements et les petits cris expulsés de je ne sais quels vieux cauchemars. Je suis redescendue, je suis allée à la table, j'ai passé la main. Nette, rangée. J'ai récupéré le magnétophone et je suis allée aux toilettes. Là, je peux continuer à parler. On a une belle voix grave, à peine enrouée par la pluie ou des séquelles de tabac brun. Voix sans âge ou qui ne vieillit pas. Impossible d'en déduire une image. Pourrait être mon fils, mon amant ou mon père. Je n'en sais rien. Une voix comme un mur auquel s'adosser, fût-ce les yeux bandés face aux armes. J'ai pensé cela : une voix dans laquelle je pourrais mourir. Une vigueur dans sa voix. Une douceur. Une faculté de réparation, très forte. Belle, oui belle. À donner envie de le toucher, d'apprendre les formes de son visage. L'alphabet de son corps. J'ai connu des bourreaux qui avaient cette voix. Rester vigilante. Un couteau dans la poche. Stop.

C'est pour lui un matin, malgré la pluie, le ciel noir, un premier matin conscient dans la nuit d'elle qui dort encore ou bien qui fait semblant pour ne pas avoir à s'exposer au vif d'un regard, pour différer le moment de parler. Il s'est levé avec lenteur, avec

prudence pour ne pas l'éveiller ou pour lui permettre de rester dans la feinte. Qu'elle se repose, quoi qu'il en soit, pense-t-il. Il est allé s'asseoir à la table près de la vitre. Dehors la plaine où ses traces ont été, pense-t-il ravinées puis dissoutes ou englouties. Dans le wagon, la pénombre. Trop tôt pour vérifier la justesse du plan qu'il a dressé la veille. Ruissellement sur le toit, contre la vitre, respiration lente de la femme endormie ou de la rusée, il ne peut dire, légers craquements du bois, le plus souvent aucun autre bruit. Dehors, aucune indication, aucun panneau sur la voie, ni borne kilométrique en contrebas, ciel noir, plaine, rien d'autre, aucune habitation au loin, aucun chien aboyant ou géignant, à peine s'il distingue le bout du chemin par lequel il est arrivé. Buée sur la vitre, son souffle. De l'empreinte de son visage boueux qu'il avait collé contre le carreau après qu'il s'était hissé vers la lumière, plus rien. Avec toute cette eau, pense-t-il, qui continue de nettoyer le monde – mais le ciel est toujours ce même crassier – avec toute cette eau nul indice qui permettrait de me retrouver. Diront qu'ils ont perdu ma piste. Il voit le reflet de son avant-bras gauche, la montre à son poignet, le temps arrêté, inutile. Il observe ses mains. La boue sous les ongles.

Vu, dit-elle. Et elle éclate de rire. Elle lui raconte comment il avait ouvert avec grande précaution certes, mais, les aveugles, vous savez, le tiroir de la table où étaient rangés les couverts, comment il avait sorti une fourchette, ou un couteau, une fourchette plutôt, avait-elle pensé, comment il avait avec si grand soin, méticuleusement repoussé le tiroir avant de se mettre à passer l'une des dents sous ses ongles. Elle fait défiler sous les yeux de l'homme les gestes qui l'avaient absorbé, précise les

bruits qui avaient étoffé sa reconstitution, ajoute que le beau souci, elle en était touchée, qu'il avait de ses ongles, l'avait sans doute assourdi au point qu'il ne l'avait pas entendue descendre, elle, de sa couchette. Vu, dit-elle, encore moqueuse. Elle dit qu'elle ne sait rien du monde intérieur des aveugles de naissance, quant à elle, elle avait tant engrangé du temps que ses yeux voyaient, qu'elle pouvait, au risque de se tromper parfois, associer une image à un son. Ici, dit-elle, je connais le son de chaque objet, toutefois je ne saurais dire si vous êtes gaucher ou droitier. Perception stéréophonique faible. Manque d'entraînement, dit-elle. cela m'importe peu d'ailleurs. Je n'ai pas obligation de dresser pour vous et moi une table de fête, ni de marquer votre venue d'un monument d'insolence ou d'insouciance en ces temps de pénurie. Les réserves, nous manquons, nous manquerons bientôt du peu qui suffirait à porter nos corps dans un temps qui s'étire. Peu me chaut quand nous n'avons que des conserves insipides, sans doute périmées et scorbut à partager. Quand la pluie s'arrêtera... Ah je vous en prie, ne me dites pas, quand la pluie s'arrêtera, j'irai, je trouverai de quoi, ne dites rien de cela. Vous partirez bien avant la fin de la pluie, vous ne reviendrez pas. À quoi bon. Vous soucier de moi. Chacun sa peau, n'est-ce pas. Vous partirez avant les beaux jours. À quoi bon, rester au-delà. Ici, rester. Rien à attendre.

Les jours passent. Est-il nécessaire d'écrire ainsi les jours passent pour que l'ellipse de trois mots donne, à qui les lit, le sentiment de cet écoulement absurde du temps, de la répétition des minutes, des heures, des jours avec leur pauvre contenu, de la lassitude des gestes et des silences, de la lenteur, du désœuvrement, de

l'inanité du souffle, de quelques pas accomplis dans la tristesse de ce wagon arrêté sous la pluie incessante, métronome ironique d'une absence d'événement qui ajoute au désintérêt qui devrait nous porter à quitter ce lieu et les personnages précaires, à peine personnages, figures plutôt, des figures, qui l'habitent. Trois mots se succédant dans on ne sait combien de volumes – quel érudit irait donc sacrifier toute autre curiosité sur l'autel statistique des occurrences de trois mots – trois mots se succédant dans les bouches d'humbles ou de puissants parleurs, mots tracés dans la poussière ou dans la neige, gravés dans l'argile ou dans la pierre, peints sur des cadrans solaires, trois mots, ceux-là, suffisent-ils pour que soient tournées les pages qui ont été retirées d'un livre afin de nous leurrer avec notre consentement. Écrivant ces mots-là ou bien les disant, les lisant chacun songerait à d'autres, semaines, mois, années – voire siècles, c'est selon – mesures d'un temps réglé sur la mécanique céleste, chacun songerait à meurent, oui, les jours meurent, comme on dit dans l'agonie d'un homme, qu'il passe et les mots sont là pour cette songerie, cette mensongerie qui trouent dans le récit son impalpable durée. Ces jours qui passent, sont jours durant lesquels rien ne se passe. Ou alors il faut entendre ces trois mots comme une invitation faite au lecteur à renouer avec son propre temps, à reprendre le fil des petits événements qui font sa vie et le monde, de vaquer à ses occupations, de s'abandonner à son désœuvrement, de se soumettre à sa servitude, de laisser le livre reposer sur la table de nuit, comme on laissait, jadis, reposer en sa maie la pâte pour le pain du lendemain. Ou encore il faut, non pas entendre d'autres mots derrière ceux-là, mais attendre ceux qui viendront : et des jours avaient passé, alors...

J'ai fini par mettre la main sur la réserve de nappes en papier. J'ai trouvé quelques crayons, blocs-notes carnets à souche et bons de commande, au revers desquels je griffonne, dessine des heures durant. Je note ce que je vois, sens, entends, touche. Ce que je goûte aussi, conserves et vins. Je tente de décrire ce lieu, ce que j'aperçois ou devine autour, dehors, par les fenêtres, dehors, sous la pluie. Elle a posé ses interdits, a précisé les règles du lieu. "Elles sont anciennes, a-t-elle dit, antérieures à ce jour – ce moment devrais-je dire, car j'ignore si c'était jour ou nuit – où mon wagon a été séparé des autres et lâché ici. Elles ont toujours été respectées. Toujours et ne croyez pas que vous pourriez profiter de ce que j'aie été privée de mes yeux." J'écris toutes les phrases qu'elle prononce, persuadé qu'à la longue, en les recomposant, je parviendrai à comprendre où je suis et avec qui je suis, bien que cela n'ait en fait, pour moi, que peu d'intérêt. Cela m'occupe, point. Suffit à m'occuper. Je refais cent fois le plan du wagon. Parfois je vois Femme sourire dans la pénombre quand je froisse le papier ou le déchire. Je dessine des cartes du monde, j'essaie de situer le lieu où nous sommes. Par jeu. Pour comprendre mais comprendre quoi. Ici l'Europe, ce qui fut l'Europe, une certaine partition du territoire, les frontières entre les états. Je pointe d'anciennes capitales, retrouve de vieux noms, des villes qui ont été soufflées. Pluie noire, dehors. J'ai quitté une ville, avant la catastrophe, une ville de l'Ouest, j'ai marché vers l'Est. Je ne sais plus très bien pourquoi, ni ce qui s'est passé. Après. Grand choc, oui. La fatigue. La marche qui finit par dissoudre le souvenir des premiers pas autant que les raisons pour lesquelles je me suis mis en chemin, comme si en marchant j'avais effacé non pas les traces derrière moi, mais le

tracé même de ceux que j'avais projetés vers une destination que je m'étais assignée et dont j'avais, à la longue, oublié le nom. Hier, comme je tentais de lui expliquer l'ignorance dans laquelle j'étais plongé, les trous de mémoire auxquels j'étais sujet, comme je tentais de lui dire qu'il me faudrait reprendre la route, que cela était obscurément inscrit dans mes jambes, que, quoi qu'il en soit, je ne pouvais être plus longtemps une charge pour elle ni accepter qu'elle continuât de partager le peu de nourriture qui restait, non plus qu'elle se sacrifiât – ainsi pensai-je – pour l'appétit d'un homme d'autant plus vorace qu'il avait supporté de longues privations, comme je lui disais qu'il faudrait bien que je me mette en quête de quoi nous prolonger afin de m'acquitter de ma dette envers elle, elle s'est emportée. "Où, mais où donc espérez-vous aller?" Elle a crié qu'ici j'étais arrivé au bout du monde, que j'avais quitté le bout du monde pour arriver au bout du monde, qu'au-delà il n'y avait plus rien, que si j'avais décidé de partir, il n'était pas nécessaire que je m'inventasse de fausses raisons, "Alors bon, avait-elle dit, qu'il en soit ainsi, partez, mais n'attendez pas la fin de la pluie." Elle est montée sur sa couchette, s'est murée dans le silence. J'ai repris mes dessins et mes notes.

J'ai cru entendre des cris d'oiseaux, une plainte animale, quelque chose qui eût pu ressembler à un signe d'accalmie ou de détresse aggravée. Une annonce, une menace. J'ai cru. Si cela n'avait pas été qu'une illusion, elle l'eût perçu avant moi, elle eût, je crois, quitté sa couchette, son antre, redescendu aussitôt l'échelle. À moins qu'elle ne se soit endormie. Même endormie, elle eût entendu. Je ne sais pas ou je ne sais plus si les oiseaux volent

sous la pluie. J'ai oublié. Y a-t-il encore des oiseaux. À quoi ressembleraient-ils désormais. Quelles mutations. Et nous, à quoi ressemblons-nous? J'ai dessiné les oiseaux dont je me souvenais: hirondelles, aigles, colombes, flamants. J'ai dessiné un ciel de papier peuplé d'oiseaux. Je n'ai rien entendu, ni pu réveiller leurs chants au fond de ma gorge. J'ai cru. Comme le souvenir qu'on garde d'un membre après amputation, comme une rémanence. Si peu de vie ici, à l'intérieur, moins encore au-dehors. Je n'en avais pas plus rencontrée, ces derniers temps, pendant la marche. Pas âme qui vive, disait-on. J'ai cessé de penser que ce n'était plus une image.

Depuis l'altercation de l'autre jour, elle a cessé de m'adresser la parole. Elle s'est enfermée dans un mutisme rebelle ou agressif, non, c'est pire, indifférent, et elle parle, elle parle, continûment, parle. Sans adresse. Comme si je n'étais pas là, comme si je n'étais jamais venu, n'avais jamais existé. Ou pour me narguer, me provoquer. J'ai parfois envie de la gifler, de répondre à son arrogance, parfois le désir de la prendre dans mes bras avec la tendresse d'un père, envie de lui arracher l'enregistreur qu'elle tient tout le temps devant ses lèvres.

Ce matin, quand elle est revenue du cabinet de toilette, elle était vêtue d'une longue robe rouge, écarlate. Excepté le jaune pissieux de l'abat-jour posé sur la lampe inutile, à pied en laiton terni, qui trône sur la petite table près du chandelier, j'ai pris conscience que l'univers du wagon avait été jusqu'alors pour moi celui d'un vieux film en noir et blanc. J'en ai vu, enfant, dans une salle de mon quartier. Je m'en souviens. Elle

arpente le wagon, parle lentement, enregistre tandis que je note.

On. Aujourd'hui, je n'allumerai pas le chandelier. Je ne pourrai pas allumer le chandelier. Je ne mangerai pas, je ne boirai pas de vin. Aujourd'hui sera jour de fête. J'ai des chants d'oiseaux dans la tête, une prière qui s'éveille, malgré mon impiété, du ciel vers la terre, une parole qui tombe après la pluie. Aujourd'hui j'entends encore cogner contre les vitres, des pages froissées, un crayon à papier qui roule sur la table. J'ai mis deux gouttes de parfum derrière le lobe de chaque oreille, j'ai caressé le miroir aveugle. Aujourd'hui sera jour de fête, on viendra, un homme viendra, fera ce que je ne peux aujourd'hui faire. Il allumera les bougies. Ce sera comme un anniversaire.